

САНКТ-ПЕТЕРБУРГСКИЙ ГОСУДАРСТВЕННЫЙ УНИВЕРСИТЕТ

**Тексты и задания по французскому языку для студентов-
филологов по теме кино и театр.
Часть I**

**Санкт-Петербург
2009**

Утверждено на заседании кафедры французского языка филологического факультета.

Составитель: доц. О.Л. Бейнарович.

Рецензенты: проф. Т. С. Тайманова

доц. А. И. Владимирова

В сборнике представлены тексты из современной французской прессы по теме кино и театр, сопровождающиеся упражнениями и вопросами к текстам.

Quel théâtre pour quelle Europe ?

AFP/SAKIS MITROLIDIS

Patrice Chéreau lors d'un discours pendant la remise du 12e prix Europe pour le théâtre à Thessalonique

L'Europe dessinait un grand écart, dimanche 13 avril, au Théâtre Vassiliko de Thessalonique, lors de la remise du 12e prix Europe pour le théâtre. D'un côté, il y avait Patrice Chéreau, à qui le Grand Prix était attribué, de l'autre, le "Théâtre libre" de Minsk, en Biélorussie, lauréat d'une mention spéciale pour son action face à l'oppression du régime du président Alexandre Loukachenko.

Dans cette configuration, Patrice Chéreau représentait l'Europe dont a parlé Jack Lang, celle voulue par l'Italien Giorgio Strehler ou la Grecque Melina Mercouri, dans l'élan des années 1980, porté par l'idéal de construction, politique et artistique, d'une Europe sans frontière. Celle, aussi, que représente le trajet de Patrice Chéreau, pour qui l'engagement jamais démenti en faveur de l'Europe repose sur une conviction indéfectible : "L'Europe est le rempart contre la guerre." Chez les Biélorusses, la guerre se joue à l'intérieur du pays. C'est celle de la démocratie. Pour le faire savoir, tous les membres de la troupe "Théâtre libre" sont venus, avec leurs enfants, sur la scène, où ils ont demandé à deux hommes politiques de les rejoindre : Jack Lang et Alexandre Milinkevitch, figure de l'opposition biélorusse. Ensemble, ils ont déployé un drapeau de l'Union européenne, au milieu duquel un nom avait été rajouté : Biélorussie. "Vous venez d'Europe, a déclaré Natalia Kaliada - cofondatrice avec Nikolai Khalezin du Théâtre libre -, nous venons d'une zone de silence. Pour nous, la nouvelle réalité théâtrale européenne existera quand la Biélorussie sera démocratique, et membre de l'Union européenne."

En parlant de "zone de silence", Natalia Kaliada reprenait le titre du dernier spectacle du TLB, dont la première a eu lieu à Thessalonique. Ce spectacle, qui sera présenté en juin en France, au Théâtre-Studio d'Alfortville, dessine un portrait de la Biélorussie muselée par le régime de Loukachenko, élu démocratiquement en 1994, et devenu depuis "le dernier dictateur d'Europe", qui a mis son pays au ban de la communauté internationale.

"On me demande souvent : comment vous aider ?, dit Alexandre Milinkevitch, candidat d'opposition malheureux à la présidentielle de mars 2006. Je vous dis : aidez notre culture non conformiste. Aidez les gens qui veulent que la Biélorussie soit en Europe. Soyons ensemble." Ensemble, ce n'est pas toujours facile. Certes, en Europe, les spectacles circulent, les metteurs en scène aussi. En témoignent les lauréats du Prix des nouvelles réalités théâtrales, attribué au Polonais Krzysztof Warlikowki (dont on verra au Théâtre du Rond-Point, à Paris, en mai, la mise en scène de *Angels in America*) et au collectif germano-suisse Rimini Protokoll, dont un des membres, Stefan Kaegi, prépare pour le Festival d'Avignon Airports Kids, un spectacle sur les enfants déplacés.

Mais la question qui agitait les esprits des directeurs de théâtres et de festivals, à Thessalonique, portait sur la création. Comment la maintenir pour qu'elle réponde aujourd'hui à une Europe en quête d'un second souffle ?

Devoir

Remplissez les points en employant les mots convenables:

En parlant, toujours, la question, existera, la guerre.

1. Chez les Biélorusses, ... se joue à l'intérieur du pays.
2. Pour nous, la nouvelle réalité théâtrale européenne ... quand la Biélorussie sera démocratique, et membre de l'Union européenne."
3. ... de "zone de silence", Natalia Kaliada reprenait le titre du dernier spectacle du TLB, dont la première a eu lieu à Thessalonique.
4. Ensemble, ce n'est pas facile.
5. Mais qui agitait les esprits des directeurs de théâtres et de festivals, à Thessalonique, portait sur la création.

"Rome plutôt que vous" : un désir de liberté en terre algérienne

SHELLAC

Samira Kaddour et Rachid Amrani dans le film algérien de Tariq Tegua, "Rome plutôt que vous".

Les nouvelles du cinéma algérien se font rares. En voici une, excellente. Le motif du film n'est pas inconnu : un pays-prison, à la beauté captivante, à l'horizon irrémédiablement fermé, avec sa jeunesse qui tourne en rond et voudrait faire exploser les murs en rêvant d'exil. Sauf que cette histoire, on ne nous l'a encore jamais racontée comme ça, de manière si moderne, si inspirée, si altière, en un mot si remarquable pour un premier long métrage. Un soupçon de Beckett, pour l'attente prolongée et l'absurde circulaire façon Godot. Une pincée de Godard pour l'art inattendu de mettre malgré tout les choses en rapport et en mouvement, à la manière d'un transport clandestin du désir.

En l'occurrence, pour faire simple, celui d'un garçon et d'une fille. Lui, c'est Kamel, elle Zina. Il a la rage au ventre, elle est gracieuse comme une gazelle. Ils sont jeunes, ils sont beaux, mais ils sont malades, d'une maladie qui leur ronge le coeur et qui s'appelle la mélancolie. Ils s'ennuient à mourir, se vivent comme incongrus dans ce paysage d'azur et de cendres, perclus de douleur, embourbé dans la léthargie de ce qui ne change jamais.

Un beau jour, après avoir emprunté la voiture de son oncle, il vient l'attendre impromptu à la clinique où elle travaille. Pour l'emmener prétendument du côté de "la madrague", "là où ça pue", se récrie-t-elle. En vérité, pour retrouver un certain Bosco, marin et spécialiste en faux papiers. Ils ne le trouveront pas. Du moins pas avant longtemps, et dans un état bizarre. En attendant, ils se lancent dans une longue virée, avec le film qui ne pense à rien de spécial, si ce n'est à leur filer le train. Le résultat, assez fascinant, est une alternance incessante de vitesses, d'états, d'atmosphères. D'un côté, toute la déliquescence d'un pays comme arrêté au milieu du gué, sur fond d'immobilisme et de terreur : villas inachevées, entrepôts rouillés, restaurants désertés. De l'autre, deux corps vibratiles propulsés à coups de travellings et de courts-circuits poétiques à la poursuite de leur propre désir, en se cognant aux parois de murs invisibles.

Peu de péripéties, mais assez saillantes pour marquer l'esprit du spectateur. Un contrôle de police dans un troquet perdu, la violence de l'arbitraire, la raison totalitaire, et l'arraisonnement des jeunes gens sans autre forme de procès. Plus loin, une partie de football improvisée sur une plage avec des gamins, rêve de liberté et de jeu au pied d'un horizon convoité et inaccessible.

Plus loin encore, une halte nocturne chez un commis boulanger, journaliste de son état, la lente montée d'une discussion politique et d'une transe musicale à l'ombre des fournils. L'enjeu de tout cela, c'est l'organisation plastique et le remarquable sens graphique de cette oeuvre qui le délivrent en route. Cela tient tout entier dans le choc du plan fixe et du décadage, de la dégradation et de la beauté, de l'harmonie et de la violence. Un espace qu'on ne parcourt qu'en fuyant. Un lieu à la fois désirable et inhabitable.

Devoir

Remplissez les points en employant les mots convenables:

Peu, algérien, mettre, simple, graphique.

1. Les nouvelles du cinéma ... se font rares.
2. Une pincée de Godard pour l'art inattendu de ... malgré tout les choses en rapport et en mouvement, à la manière d'un transport clandestin du désir.
3. En l'occurrence, pour faire ... , celui d'un garçon et d'une fille
4. ... de péripéties, mais assez saillantes pour marquer l'esprit du spectateur.
5. L'enjeu de tout cela, c'est l'organisation plastique et le remarquable sens ... de cette oeuvre qui le délivrent en route.

"Shine a Light" : sexagénaires and rock'n'roll



WILD BUNCH

Mick Jagger et Martin Scorsese sur le tournage du film musical américain de Martin Scorsese, "Shine a Light".

Longtemps, Martin Scorsese a aimé les Rolling Stones à distance, pillant avec allégresse leur répertoire pour nourrir les bandes-son de ses films. En 1973, on entendait Jumpin' Jack Flash dans Mean Streets, en 2005 c'était Gimme Shelter et Let It Loose dans Les Infiltrés.

Le cinéaste et le groupe se sont enfin rencontrés, à charge pour Marty de filmer Mick, Keith, Charlie et Ron en concert. Bien sûr, c'est trop tard. La grâce ne touchera pas les sexagénaires d'aujourd'hui comme elle les a baignés au temps de Sticky Fingers ou de Taxi Driver. Scorsese et les Stones le savent et ont pris le parti de célébrer le passé sans cacher les outrages des décennies. Shine a Light est fait de musique, parfois remarquable, et de ce regard lucide sur le temps qui passe, qui en fait un peu plus qu'un bon film de concert.

Scorsese a réussi à persuader le groupe d'abandonner les stades pour le Beacon Theater de New York, une salle minuscule (2 000 places) pour un groupe habitué à jouer pour des gens qui se tiennent à des hectomètres de la scène. C'est au nom de la salle (Beacon veut dire fanal en français) que le film doit son titre. Shine a Light fait allusion au fanal, c'est aussi une chanson de l'album Exile on Main Street que l'on entendra brièvement.

Dans le théâtre, l'une des plus belles salles de Manhattan, Scorsese a disposé dix-huit caméras, fait réaliser un décor et filmé deux concerts, à l'automne 2006. Au soir du premier show, les producteurs ont réalisé que le public des Rolling Stones n'était guère présentable et a recruté par voie d'annonce des jeunes filles plus décoratives pour garnir les premiers rangs (l'épisode a été relaté par le New Yorker, dans un article toujours disponible sur le site du magazine).

On reconnaît dans ce dispositif élaboré celui que Scorsese inventa il y a plus de trente ans, à l'occasion du tournage de The Last Waltz, filmé lors du concert d'adieu du Band en 1976. Mais les Stones de 2008, qui survivent, à force de spectacles, à l'épuisement de leur inventivité musicale, n'ont rien à voir avec les enfants du rock américain d'antant, qui disaient adieu à leur jeunesse.

Ici, tout est illusion. Le film commence d'ailleurs par une petite fiction comique, qui met en scène l'affrontement entre les deux divas. Jagger s'agace des exigences de Scorsese, qui veut mettre des caméras partout et imposer un décor encombrant. Le réalisateur frise l'apoplexie en attendant que les Stones lui communiquent enfin la liste des chansons du concert.

Mais quand celui-ci commence, on n'entre pas pour autant dans le monde réel. Mick Jagger, 63 ans à l'époque des faits, se maintient en perpétuel mouvement, grimaçant sans fin, de façon que l'image de son corps adolescent ne soit pas démentie par un avachissement, fût-ce l'espace d'une seconde, que ses rides se cachent toujours derrière l'outrance des mimiques.

Musicalement aussi, les Stones d'origine (Jagger, Richards, Ron Wood, qui ne fait partie du groupe que depuis 1974, et Charlie Watts) sont encadrés par une équipe solide, emmenée par le pianiste Chuck Leavell.

D'ailleurs, le mix très réaliste du film donne à entendre les approximations du groupe, à commencer par le premier d'entre eux, Keith Richards, qui par moments cesse presque de jouer pour ne plus asséner que quelques accords disjoints. Mais ces faiblesses ne suffisent pas pour tuer le rock'n'roll : le groupe s'envole à des moments inattendus comme pendant cette version de *She Was Hot*, titre jusqu'à ce jour considéré avec une condescendance justifiée.

Et pour faire oublier de temps en temps les visages ravagés des quatre Stones, on fait monter sur scène des invités, le jeune Jack White, le marmoréen Buddy Guy (pour une reprise magnifique d'un titre obscur de Muddy Waters, *Champagne and Reefer*) et la sémillante Cristina Aguilera. Pendant qu'elle contribue à un duo sur *Live With Me*, Mick Jagger se frotte contre elle avec le même enthousiasme qu'il mettait à se frotter contre la jeune Tina Turner, il y a quarante ans.

Impossible tout au long de *Shine a Light* de ne pas penser à ce qui a été. Et Scorsese le prend habilement en compte en disposant des séquences d'archives à intervalles réguliers. On y voit Jagger expliquer, à tous les âges de la vie, que le temps n'a pas de prise sur lui, qu'il ne voit aucune raison de raccrocher les délicieux petits blousons très courts dont il se vêt depuis 1969.

En face, Keith Richards arbore les traces du temps avec l'arrogance du Grand Canyon du Colorado. Pour lui, les caméras s'arrêtent de bouger, le monteur (David Tedeschi) laisse un plan filer plus de quelques secondes. Et si *Shine a Light* offre un moment émouvant, c'est celui qui montre le guitariste désarmé, les bras ballants devant un micro, chantant *You've Got the Silver*.

Devoir

1. Lisez et traduisez le texte.
2. Faites le résumé.

"Un roman policier" : le polar bien troussé de Stéphanie Duvivier



ZELIG FILMS

Marie-Laure Descoureaux dans le film français de Stéphanie Duvivier, "Un roman policier".

A première vue, c'est un polar comme on en voit à la télé : un petit commissariat de banlieue, avec des flics gérant de pair leurs propres soucis et la difficulté à endiguer les délinquances dans un contexte social où les Arabes sont suspects, même quand ils sont dans la police ou quand ils dénoncent des voyous. Sauf qu'ici, rien n'est comme d'habitude. Le lieutenant Carange, chef du commissariat, est une femme, petite blonde boulotte, mère de famille en manque sexuel, attirée par un jeune stagiaire beau gosse.

Celui-ci s'appelle Jamil Messaouden, et il a le double handicap d'être basané et sans foi ni loi. Homme de terrain, impatient d'en découdre avec les criminels sans nécessairement "respecter les règles", il utilise des méthodes efficaces mais peu orthodoxes.

PLANQUE ILLICITE ET FUSILLADE

C'est la volonté de Stéphanie Duvivier de trousser un film "incorrect" qui séduit. Non qu'elle prône la justice expéditive : elle se contente de constater que la police est à l'image de la société, peuplée de fonctionnaires à problèmes, de justiciers prompts à utiliser leur arme comme de trouillards. En fait, elle s'intéresse à des personnages et ne distille aucun discours. Et ces personnages renvoient à la fois à une réalité complexe et à une psychologie sociale inconfortable. On pourrait lui reprocher le profil du flic de la brigade des stupés incarné par Olivier Marchal, grande gueule pataude, désabusé et dépassé par les événements à cause de la transe amoureuse où le met une tenancière de bar arabe. Pourtant, ce John Wayne décafé est à l'unisson d'une galerie de "types" sociaux qui, tous, ont leurs raisons.

Ces raisons n'excusent rien. Stéphanie Duvivier se délecte juste à observer comment elles influent sur leurs comportements. Car ce qui l'intéresse, c'est l'ivresse ou l'inconscience du dérapage, illustrée à deux reprises par la perte de contrôle d'un véhicule.

Planque illicite et fusillade, étreinte sexuelle de la flic gradée et du stagiaire rebeu, fiesta entre flics et clients maghrébins dans un café : les moments forts d'Un roman policier explorent l'inconfort d'un double jeu, la transgression d'un refoulé, des heures nocturnes, où l'instinct de justice, l'instinct de vie, l'instinct sexuel prennent le pas sur la frustration. Stéphanie Duvivier traque la jouissance incontrôlée et son triomphe sur l'impuissance.

Devoir

1. Lisez et traduisez le texte.
2. Faites le résumé.

Nouveau métier pour Dustin Hoffman



AFP/EDMOND TERA KOPIAN

L'acteur Dustin Hoffman à Londres, le 25 novembre 2007.

LOS ANGELES CORRESPONDANTE

L'acteur américain Dustin Hoffman, vedette des films *Le Lauréat*, *Tootsie*, *Kramer contre Kramer*, *Rain Man*, va avoir un nouveau métier : président et directeur de la programmation de la salle de spectacles, à la technologie très sophistiquée, du Santa Monica College, qui ouvrira le 20 septembre à Santa Monica, en Californie. Cette salle dotera l'ouest de la ville de Los Angeles d'un nouveau pôle culturel. L'acteur, qui vit à Los Angeles, s'est impliqué dans la construction et la programmation du Santa Monica College Performing Arts Center, salle de cinq cents places consacrée au théâtre, à la musique et à l'opéra, qui offre aussi un espace de plein air, The Edye Second Space. Dustin Hoffman, qu'on associe à la ville de New York et à la côte Est, est installé à Los Angeles : "Je suis né et j'ai grandi à Los Angeles, un fait que je n'ai pas voulu révéler publiquement, jusqu'à maintenant !", a confié l'acteur. A l'époque, quand on se destinait à des carrières artistiques, en particulier au métier d'acteur, ceux qui venaient de Los Angeles avaient honte. Mais ce n'est plus le cas aujourd'hui !"

Le Santa Monica College Performing Arts Center, situé sur 11th Street, conçu par l'architecte Renzo Zecchetto, est un modèle de financement public et privé. Il a été lancé en 2004 grâce à un bon municipal de 35 millions de dollars voté par les électeurs de Santa Monica et de Malibu, lieux de villégiature au bord de l'océan Pacifique où vivent de nombreuses vedettes du cinéma. L'entrepreneur et mécène Eli Broad (il a financé l'aile d'art contemporain du Musée Lacma, ouverte en février) a donné 10 millions de dollars pour faire fonctionner la salle, lui donnant son nom.

Devoir

Répondez aux questions:

1. Dans quels film a tourné Dustin Hoffman?
2. Quel nouveau métier va-t-il avoir?
3. Dans quoi s'est-il impliqué?
4. Où est né Dustin Hoffman?
5. Pourquoi n'a-t-il pas voulu révéler publiquement le fait qu'il était né et avait grandi à Los Angeles?

Quand Hollywood se jouait du "politiquement correct"

Sexe, drogue, violence, cynisme, perversité : autant de mots qui tranchent avec l'idée que l'on se fait généralement du cinéma hollywoodien. Et pourtant ! Pendant une courte période, au début des années 1930, au moment où les films sont devenus parlants et avant qu'entre en vigueur, en 1934, le fameux "code Hays" censurant les scènes osées ou jugées amORALES, producteurs et réalisateurs américains ont fait preuve d'une incroyable audace.

Femmes adultères, mères indignes, escrocs présentés comme des héros, gangsters psychopathes, violences conjugales... Des films tels que *Madame Satan*, de Cecil B. De Mille (1930), *Ames libres*, de Clarence Brown (1931), *La Divorcée*, de Robert Z. Leonard (1930), *Liliane*, d'Alfred E. Green (1933), *La Reine Christine*, de Rouben Mamoulian (1933), ou *L'Ennemi public*, de William A. Wellman (1931), ont poussé très loin les limites du "politiquement correct", comme on ne disait pas encore à l'époque.

La chaîne Turner Classic Movies (TCM) offre aux téléspectateurs l'occasion de (re)découvrir ce moment foisonnant de l'histoire hollywoodienne à travers une programmation exceptionnelle de soixante-douze longs métrages, dont vingt-cinq jamais vus en France et dix proposés en version remastérisée, accompagnés d'un documentaire inédit, *Hollywood interdite, l'ère du Pré-Code* (en multidiffusion jusqu'au 29 avril).

INTERDITS

Produit par Warner Bros Entertainment, ce documentaire, écrit par Steven Smith, retrace, à l'aide de témoignages de réalisateurs, producteurs, historiens et critiques de cinéma, dont les propos sont illustrés d'extraits de films souvent truculents, cette période où des stars telles que Norma Shearer, Jean Harlow, James Cagney, Barbara Stanwyck ou même Greta Garbo incarnèrent des personnages tragiques, ambigus, torturés, loin des rôles plus "glamour" qu'elles incarnèrent lorsque entra en vigueur le "code de production", euphémisme utilisé pour désigner le code Hays.

Une allumette à trois, de Mervyn Leroy (1932), interprété notamment par Virginia Davis, Joan Blondell et Bette Davis, brave ainsi tous les interdits du "code" avec son scénario mêlant sexe, drogue, alcool, adultère, suicide.

Deux ans plus tard, fini la nudité "réelle ou suggérée", l'adultère - "il ne doit pas être présenté explicitement ou de manière attrayante" -, l'amoralité - "la sympathie du spectateur ne doit pas être attirée du côté du crime, des méfaits, du mal ou du péché"... Le "code" resta en vigueur jusqu'au milieu des années 1960.

Devoir

1. Lisez et traduisez le texte.
2. Faites le résumé.

A Berlin, les stars sur un boulevard



AP/AMY SANCETTA

Le célèbre "Walk of Fame" à Hollywood, le 24 février 2008.

Il y a la Walk of Fame à Hollywood, en Californie. Il y aura bientôt le boulevard des Stars à Berlin. Courant 2009, la capitale allemande va se doter d'un parcours inscrit dans le sol à la mémoire des grands noms du cinéma germanophone. Initiative du Musée du cinéma et de la télévision, ce projet, que la ville de Berlin finance à hauteur d'un million d'euros, traversera la Potsdamer Platz, point névralgique de la métropole où a lieu la Berlinale.

C'est Gero Gandert, membre du comité de direction du musée, qui en a eu l'idée. Sa vie durant, ce cinéphile âgé de 79 ans a parcouru les Etats-Unis pour en rapporter objets ou documents ayant appartenu à des réalisateurs et acteurs allemands en exil, tels Fritz Lang, Billy Wilder ou Marlene Dietrich. "Je voulais que ces grandes figures aient à nouveau leur place au coeur de Berlin, je tenais à leur rendre hommage en restituant leur présence dans la ville", explique Gero Gandert, qui se bat depuis 2003 pour obtenir le financement de ce mémorial qui sera aussi dédié aux cinéastes non exilés.

Son rêve va donc voir le jour, sous forme d'ellipses anthracite de terrazzo (ciment et marbre poli) incrustées dans le sol, parsemées de poudre d'or et de pastilles de verre synthétique, le tout éclairé par en dessous. Les noms d'Hanna Schygulla ou de Rainer Werner Fassbinder apparaîtront en lettres argentées. La célèbre architecte londonienne Zaha Hadid est l'auteure de cette "Promenade de lumière", qui tient à se démarquer de la Walk of Fame d'Hollywood Boulevard tout en adressant un clin d'oeil aux quelque 2 000 étoiles de marbre rouge.

Les noms qui figureront sur le boulevard des Stars seront décidés par un jury représentant les diverses institutions du cinéma allemand. Le parcours lui-même est laissé ouvert, afin qu'il puisse s'enrichir chaque année de nouvelles stars. "Des noms d'hier, d'aujourd'hui et de demain y trouveront place, également issus du milieu de la télévision, puisque aujourd'hui le cinéma n'est plus rien sans elle", explique Gero Gandert.

Des pionniers de l'industrie cinématographique, tel Max Skladanowsky, pourraient s'y inscrire. A ce jour, la presse évoque prudemment les actrices Hildegard Knef et Maria Schell, ou encore le cameraman Michael Ballhaus. Tous, en tout cas, feront l'objet "de respect et d'amour", selon le souhait d'un homme qui leur a voué sa vie.

Devoir

Remplacez les points en employant les mots convenables:

Fame, l'objet, stars, en letters, se doter.

1. Il y a la Walk of ... à Hollywood, en Californie.
2. Courant 2009, la capitale allemande va ... d'un parcours inscrit dans le sol à la mémoire des grands noms du cinéma germanophone.
3. Les noms d'Hanna Schygulla ou de Rainer Werner Fassbinder apparaîtront ... argentées.
4. Le parcours lui-même est laissé ouvert, afin qu'il puisse s'enrichir chaque année de nouvelle s... .
5. Tous, en tout cas, feront ... "de respect et d'amour", selon le souhait d'un homme qui leur a voué sa vie.

25e FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC

25 ans que le Festival du film policier de Cognac démarre la saison estivale par ses découvertes, de 'Sonatine' à 'Infernal Affairs' en passant par 'Memories of Murder'. Cette année, c'est sous la présidence de Claude Lelouch que le britannique 'A Very British Gangster', succède à l'autrichien 'Silentium' !.



films en compétition.

Pour la première année, un documentaire concourait pour le si convoité Grand Prix. Une initiative récompensée par le jury puisque c'est effectivement 'A Very British Gangster' du Britannique Donald MacIntyre qui est reparti avec sa bouteille cuvée 2007. Une plongée dans l'univers d'un parrain mancunien - déjà présentée à Sundance - qui n'a pas laissé indifférents les festivaliers. Empruntant les codes de la fiction, le réalisateur a suivi Dominic Noonan - chef de la criminalité locale et habitué des tribunaux - pendant trois ans et signe "un film de gangster avant tout (...). C'est un film déguisé en documentaire." Sauf qu'ici, tout est vrai... Sûrement la raison pour laquelle le jury spécial police (composé de policiers et présidé par la commissaire divisionnaire Danielle Thiery) a également décerné son prix à ce documentaire.

C'est sûrement parce que, comme le disait Pierre Desproges, "le whisky est le cognac du con" que le film policier - où la boisson écossaise règne en maître - a choisi d'établir ses quartiers d'été dans la ville charentaise pour s'autocélébrer. Au menu, cinquante films et douze nationalités pour huit



Le jury composé de Léa Drucker, Julie Gayet, Audrey Marnay, Julien Clerc, Jean-Pierre Lorit, Jocelyn Quivrin et Bruno Wolkowitch, a également distingué ex-aequo l'australien 'Jindabyne' - thriller qui permet de retrouver Gabriel Byrne et Laura Linney - et l'américain 'MiSe à prix' réunissant la brochette de stars Ray Liotta, Ben Affleck, Andy Garcia et Alicia Keys - également prix de la critique internationale. Le public a quant à lui été sensible à la double vie de Kevin Costner et a remis son prix à 'Mr. Brooks'.

En compétition parallèle, le jury Sang Neuf - avec entre autres Daphné Roulier et Laurent Chalumeau (lui-même auteur de polars et complice d'Antoine de Caunes devant l'Eternel) - a préféré 'La Nuit des tournesols' à 'Civic Duty' pourtant interprété par Peter Krause, le Nate de 'Six Feet Under'.

C'est dans la sélection hors compétition que l'organisation a choisi de créer l'événement en présentant 'Exilé', le dernier film de Johnnie To - également producteur de 'Filatures', de Yau Nai Hoi, reparti bredouille en compétition - en ouverture du festival ainsi qu' 'Hot Fuzz', la dernière invention très réussie des créateurs déjantés de 'Shaun of the Dead'.

L'occasion également de fêter le retour de Claude Lelouch derrière la caméra avec son 'Roman de gare', d'abord signé sous pseudonyme, et du prolifique et iconoclaste Jean-Pierre Mocky avec son '13 French Street'. L'occasion surtout pour les festivaliers de déguster de bonnes bouteilles en charentaises.



Marion Haudebourg pour Evene.fr - Juin 2007

Devoir

1. Lisez et traduisez le texte.
2. Faites le résumé.

L'enseigne Hollywood menacée par les villas



AFP/HECTOR MATA

Les fameuses lettres de quinze mètres de haut qui épellent "HOLLYWOOD" sont menacées par d'éventuels projets immobiliers.

Les fameuses lettres blanches de quinze mètres de haut qui épellent "HOLLYWOOD" en majuscules sur une colline de Los Angeles, et figurent parmi les images les plus connues de la mégalopole, sont menacées par le développement urbain. Le terrain adjacent est en vente, au prix total de 22 millions de dollars, avec la possibilité d'une division en cinq lotissements et permis de construire. Les aménagements de voirie et raccordements sont déjà prévus.

La ville frémit à la perspective de voir le symbole de l'usine à rêve américaine, aujourd'hui entouré de verdure et classé monument historique depuis 1973, bientôt cerné de pavillons de luxe! Le promoteur immobilier Fox River Land Co. a racheté, en 2002, ce terrain d'environ 56 hectares, à 600 mètres d'altitude, avec vue imprenable sur la ville, aux héritiers d'Howard Hughes. L'aventurier milliardaire y avait obtenu, dans les années 1940, un permis de construire afin de bâtir une maison pour l'actrice Ginger Rogers, qu'il fréquentait alors. La villa n'est jamais sortie de terre, mais le permis est resté valable et le terrain constructible...

La nouvelle d'une prochaine opération immobilière a scandalisé certains élus, qui ont ainsi découvert que ce paysage de carte postale appartient à des investisseurs privés. "Si on construit des maisons sur cette colline, alors fini la vue. Ce serait obscène !, s'est offusqué Tom LaBonge, qui siège au conseil municipal. Cette montagne ne doit pas être encombrée. La ville devrait acquérir le terrain." Mais la municipalité n'a jamais pu rassembler les fonds nécessaires.

Ironie de l'histoire, les fameuses lettres vantaient à l'origine un programme immobilier. En 1923, l'enseigne "Hollywoodland", ornée de 4 000 ampoules électriques, faisait la publicité d'un lotissement de luxe situé en contrebas, dans le quartier où s'installaient les studios de cinéma.

Depuis, le symbole a connu bien des déboires. Il a été abandonné, puis restauré, sans ses quatre dernières lettres. Il est même entré dans la rubrique des faits divers quand une jeune aspirante actrice de 24 ans s'est jetée du haut du "H", en 1932.

Le signe est resté décrépît jusqu'en 1978, quand Hugh Hefner, l'éditeur du magazine Playboy, a lancé une collecte de fonds pour restaurer l'emblème de la ville. Il a financé le "Y", tandis que le musicien Alice Cooper a subventionné le deuxième "O". Aujourd'hui, la municipalité pourrait faire appel aux stars de Hollywood pour sauver le monument.

Devoir

Remplacez les points en employant les mots convenables:

Appartient, déjà, les images, le symbole, faire.

1. Les fameuses lettres blanches de quinze mètres de haut qui épellent "HOLLYWOOD" en majuscules sur une colline de Los Angeles, et figurent parmi ... les plus connues de la mégapole, sont menacées par le développement urbain.
2. Les aménagements de voirie et raccordements sont ... prévus.
3. La nouvelle d'une prochaine opération immobilière a scandalisé certains élus, qui ont ainsi découvert que ce paysage de carte postale ... à des investisseurs privés.
4. Depuis, ... a connu bien des déboires.
5. Aujourd'hui, la municipalité pourrait ... appel aux stars de Hollywood pour sauver le monument.

Hollywood se bat pour l'après-télévision

Studio City, Los Angeles, 6 heures. Comme tous les jours, un groupe de militants de la Writers Guild of America (WGA, syndicat des auteurs et scénaristes de cinéma et de télévision) installe le piquet de grève devant l'entrée des studios de la chaîne de télévision CBS. En dépit du vent froid du petit matin, l'ambiance est excellente. Ils ont apporté des Thermos de café, des hamburgers. Au cours de la matinée, une soixantaine de confrères viendront les rejoindre. Les "strike captains" (chefs du piquet de grève) ont mis en place un système très efficace : chaque militant doit monter la garde en brandissant une pancarte pendant trois heures d'affilée. Cette scène se répète dans une dizaine de lieux à travers Los Angeles, devant les studios de Disney, Fox, ABC, NBC, Warner, Paramount... La WGA de la Côte ouest a su imposer une stricte discipline à ses 7 000 membres. Si un auteur tentait de briser la grève, il serait exclu à vie et risquerait de perdre les avantages garantis par les conventions collectives, car la WGA gère les caisses d'assurance-maladie et de retraite des auteurs.

Le conflit entre la direction de la WGA et les grands studios, regroupés au sein de l'association AMPTP (Alliance des producteurs de cinéma et de télévision), dure depuis douze semaines. Il est complexe, mais, pour les militants de base, il porte avant tout sur les "nouveaux médias", c'est-à-dire Internet. La WGA exige que le système des *residuals*, les royalties supplémentaires que touchent les auteurs à chaque fois qu'une oeuvre de fiction est rediffusée à la télévision, s'applique aussi aux rediffusions sur Internet. Elle réclame aussi que les auteurs travaillant sur une fiction destinée exclusivement à Internet puissent bénéficier des mêmes conventions collectives et de la même couverture sociale que s'ils travaillaient pour la télévision.

Certaines majors d'Hollywood ont d'ailleurs commencé à diffuser sur Internet des séries et des films, soit gratuitement sur des sites financés par la publicité, soit en téléchargement payant. Nancy De Los Santos, membre du comité directeur de la WGA à Los Angeles, est persuadée que les auteurs se battent pour leur survie : *"Toute une saison de la série "Lost" est disponible, en plein écran, sur le site Web d'ABC. Bientôt, les rediffusions ne se feront plus du tout à la télévision, elles basculeront entièrement sur Internet. Et, dans quinze ans, Internet aura peut-être absorbé la télévision. Si nos conventions collectives ne s'appliquent pas à Internet, nous aurons perdu tous les avantages obtenus grâce à des décennies de luttes syndicales."*

DEPUIS LE PREMIER JOUR

Après deux mois et demi d'inactivité, les petits auteurs peu connus sont dans une situation critique. Don et Cindy Hewitt, un couple travaillant en équipe, ont vendu plusieurs scénarios ces dernières années et pensaient que leur carrière était bien lancée. Ils ont acheté un appartement à crédit et viennent d'avoir un bébé. Mais la grève, qu'ils soutiennent sans réserve, est en train de les jeter dans la précarité. *"Il y a deux ans, nous avons travaillé sur des films d'animation, disent-ils. Nous ne pouvions plus être membres de la WGA et, pendant un an, nous n'avions plus de couverture sociale. Puis nous avons réussi à vendre un projet de long métrage et nous avons récupéré l'assurance-maladie, mais, à cause de la grève, nous allons la reperdre, car nous n'avons plus assez de contrats en cours. Pour rembourser notre prêt immobilier, nous puisons dans notre fonds de retraite. Nous serons bientôt à sec."*

Cindy Hewitt imagine déjà qu'elle va devoir revendre son bel appartement. Mais pas question de céder : *"Si nous prenons des petits boulots pour payer les factures, nous n'aurons plus l'énergie pour travailler sur nos projets, nous serons perdants sur tous les tableaux. Il faut gagner, et vite."* Les petits auteurs gardent espoir, car ils sont activement soutenus par leurs confrères plus fortunés. Shawn Ryan, créateur de "The Shield" et "The Unit", deux séries à gros budget

produites par Fox, est très impliqué dans le combat. Il est à la fois scénariste et producteur exécutif, ce qui fait de lui le véritable patron de ses productions. Or, malgré son argent et son statut, il fait grève depuis le premier jour, bloquant la finition de la nouvelle saison de "The Shield". Récemment, il a pris la tête d'une manifestation sauvage pour perturber le tournage en extérieur d'un film à gros budget, qui continue malgré la grève. *"J'ai tellement crié que je n'avais plus de voix, raconte Shawn Ryan. Nous avons réussi à retarder le tournage et à créer des gros problèmes pour le preneur de son."*

ARMÉES D'AVOCATS GRIS

Fox acceptait que Shawn Ryan fasse la grève en tant qu'auteur, mais voulait l'obliger à continuer son travail de producteur : *"En pratique, ça n'avait aucun sens, j'ai refusé. Ils m'ont alors annoncé que j'avais violé mon contrat et me menacent d'un procès. Nous allons aussi nous battre pour qu'après la reprise du travail il n'y ait pas de représailles."* Shawn Ryan a été choisi pour faire partie de la délégation chargée de reprendre les négociations avec l'AMPTP.

Internet, enjeu du conflit, s'est aussi imposé comme un lieu d'affrontements. L'AMPTP a créé des sites Web très offensifs, où les scénaristes sont décrits comme des privilégiés capricieux, qui n'hésitent pas à mettre tout le monde au chômage par appât du gain. En face, des groupes de scénaristes et d'acteurs font circuler sur le Net des vidéos humoristiques ridiculisant les richissimes patrons des studios et leurs armées d'avocats gris.

Sur le terrain, la WGA a réussi à signer des accords individuels avec quelques producteurs indépendants, notamment United Artists, qui ont accepté toutes ses conditions. De leur côté, les majors ont commencé à licencier en masse, en commençant par les employés subalternes, chauffeurs, cuisiniers, gardiens, qui sont les victimes silencieuses de cette crise. Bientôt, ce sera le tour des graphistes, monteurs, costumiers, décorateurs, maquilleurs... Certains techniciens commencent à accuser ouvertement la WGA d'être trop intransigente et insensible aux dommages collatéraux.

Depuis peu, les télévisions ont commencé à modifier leur programmation. Les séries de fiction interrompues vont être remplacées par des jeux télévisés et surtout par des émissions de télé-réalité, le seul secteur à profiter de la crise.

Devoir

1. Lisez et traduisez le texte.
2. Faites le résumé.

D'abord solidaires, certains acteurs s'impatientent

Les acteurs d'Hollywood continuent à soutenir la grève des auteurs, du moins officiellement. Les acteurs de télévision sont très présents sur les piquets de grève, et diverses stars de cinéma ont exprimé leur sympathie pour les grévistes, de Sean Penn à Ben Affleck. George Clooney s'était même proposé comme médiateur. Mais, après douze semaines de grève, certains commencent à trouver que celle-ci dure trop.

Pamela Adlon, l'une des vedettes de "Californication", série très branchée de Showtime qui a été interrompue par la grève, est au chômage. Elle reste solidaire des auteurs, mais elle est de plus en plus impatiente : *"J'ai peur que certaines productions interrompues soient abandonnées définitivement, ce qui créerait un chômage massif. J'ai trois enfants, quatre prêts hypothécaires, ma mère est à ma charge. Il faut que je bosse."*

Pour se tenir au courant, Pamela Adlon va régulièrement discuter avec le producteur exécutif de "Californication", Lou Fusano. Ce soir, ils se rencontrent sur la terrasse panoramique du Standard, un bar ultramoderne de Sunset Boulevard. Lou Fusano est de bonne humeur, car les studios viennent de signer un projet d'accord avec la Guilde des réalisateurs, qui n'a pas fait grève : pour la première fois, les majors ont accepté par écrit le principe du versement de royalties pour les rediffusions sur Internet. Ce précédent important va permettre la reprise des négociations entre la WGA et les majors.

Dans l'arrière-salle du Standard, un producteur de télé-réalité organise un casting pour sa prochaine émission, commandée par une grande chaîne pour remplacer une série interrompue. Il auditionne pour trouver des perles rares : *"Des actrices porno à la recherche du grand amour."* Lou Fusano et Pamela Adlon préfèrent en rire : *"Si la grève continue, pensez à nous pour de la figuration."*

Et ils retournent boire leurs cocktails à côté de la piscine, en regardant le soleil se coucher sur Hollywood.

Devoir

1. Lisez et traduisez le texte.
2. Faites le résumé.

Le cinéma français crée des emplois

L'emploi augmente dans le secteur de la production cinématographique et audiovisuelle. L'information se confirme avec la publication, jeudi 24 avril, des statistiques de l'Observatoire de la production audiovisuelle et cinématographique en Ile-de-France. Sur les 138 000 personnes employées dans ce secteur en France en 2006, le phénomène le plus remarquable tient au fait que les nouveaux emplois sont essentiellement des permanents.

Ces permanents représentaient près de 15 000 salariés en 2006, soit 1 900 de plus qu'en 2002. Le recours à l'intermittence qui concerne près de 100 000 salariés par an en Ile-de-France semble avoir atteint un palier. Cette région - où s'effectue la grande majorité des tournages - concentrait à elle seule 89 % de la masse salariale.

Les mesures qui ont accompagné la sortie de crise du secteur - déprimé en 2001, 2002 et 2003 - risquent aujourd'hui d'être moins opérantes. Si le crédit d'impôt national accordé aux producteurs français pour relocaliser leurs tournages dans l'Hexagone a bien fonctionné, son plafonnement pose problème : en 2007, les trois films français les plus chers - *Babylon AD*, de Mathieu Kassovitz (50,8 millions d'euros), *Mr Nobody*, de Jaco van Dormael (33 millions d'euros) et *Faubourg 36*, de Jacques Baratier (28 millions d'euros) - ont été partiellement tournés à l'étranger.

Ce qui plaide en faveur d'un déplafonnement du crédit d'impôt national et de l'adoption de mesures fiscales attractives - auxquelles semble réfléchir le gouvernement - pour que les équipes de tournage internationales viennent filmer en France. A l'instar de ce qui existe en Allemagne ou en Grande-Bretagne.

Le secteur de la production est très éparpillé : le nombre d'entreprises a augmenté de 5,8 % entre 2006 et 2007 (à 5 899) et de 33 % lors des quatre dernières années, précise cet observatoire créé par la Commission du film Ile-de-France et le groupe Audiens.

Devoir

1. Lisez et traduisez le texte.
2. Faites le résumé.

Le géant financier américain Citi va investir dans des films français

Un petit choc s'annonce dans le cinéma en France, avec l'installation à Paris, depuis le 15 avril, de CEC Europe, filiale de la société américaine Continental Entertainment Capital, elle-même filiale de Citi, l'un des premiers groupes financiers mondiaux. CEC Europe, qui emploie quatre personnes, a pour objectif de lever des fonds sur les marchés financiers et de les investir, dans un premier temps, dans des entreprises (production, distribution), puis directement dans des films.

Yann Le Quellec, directeur général de CEC Europe, étudie déjà *"deux ou trois projets qui devraient raisonnablement aboutir"* à hauteur de 150 millions d'euros, dans des entreprises françaises et européennes. La musique, la télévision et le jeu vidéo sont également dans la ligne de mire de CEC.

Des banques investissent déjà en France dans des sociétés de cinéma ; des Sofica lèvent aussi des fonds (63 millions d'euros en 2007). Mais l'action de CEC est différente. Elle intervient hors de tout cadre réglementaire, et donc sans limitations quantitatives. Dans les années qui suivent, CEC Europe compte, si tout se passe bien, investir dans trois projets environ, autour de 50 millions d'euros chacun, toujours auprès d'entreprises, *"mais aussi directement sur des films"*, explique Yann Le Quellec.

Cette pratique dite du *slate financing* s'est développée aux Etats-Unis. Elle consiste à mettre les fonds levés à la disposition des studios pour qu'ils les investissent exclusivement dans les budgets de leurs prochains films. Aux Etats-Unis, la Société générale, Merrill Lynch, Deutsche Bank ou encore Goldman Sachs ont identifié le cinéma comme potentiellement rentable et déconnecté des fluctuations des marchés financiers.

En quatre années, 12 milliards de dollars ont ainsi été investis dans le cinéma, essentiellement aux Etats-Unis. Warner a financé de cette manière *Batman Begins* de Christopher Nolan ou *La Jeune Fille de l'eau* de M. Night Shyamalan. Depuis les Etats-Unis où elle a été créée en 2007, CEC a investi dans le film *The Spirit* de Frank Miller, en préparation. Elle a aussi investi dans un fonds consacré aux investissements asiatiques de la maison de production américaine Weinstein Company, et dans un autre monté pour la minimajor européenne Wild Bunch, qui s'est retrouvée pionnière en Europe dans l'utilisation de ce type de financement.

LE DIABLE DANS LES DÉTAILS

Les 150 millions d'euros annoncés pour la France restent modestes par rapport aux investissements similaires aux Etats-Unis - taille du marché européen et crise boursière obligent. *"Seuls les projets de qualité trouveront à se financer"*, affirme Yann Le Quellec. *"Cela tombe bien : nous sommes là pour durer."* Cette société entend populariser un mode de financement qui présente l'avantage de soulager le producteur du laborieux travail de quête de financements. Il pourrait réduire certains effets pervers inhérents au système de production français, comme la multiplication des partenaires financiers qui, sur les gros films, prive bon nombre de producteurs de leurs recettes d'exploitation.

Yann Le Quellec est conscient de la prévention que peut susciter l'arrivée d'une société américaine liée à la haute finance dans un cinéma français protégé par un cadre réglementé. Il assure que la *"diversité culturelle"* est au cœur de son modèle : *"Nous devons investir dans des*

films à budgets variables, les gros et les petits, mais aussi les moyens qui ont souvent un bon potentiel à l'international."

Yann Le Quellec, 33 ans, diplômé d'HEC et "*cinéphile*", a fait ses armes dans la banque d'affaires. Il a connu CEC alors qu'il levait des fonds pour le compte de Wild Bunch. Il y a trois ans, il a cofondé la Sofica Cinémage, avec laquelle il a investi plus de 8 millions d'euros dans une trentaine de films français, qui vont de *La France* de Serge Bozon aux deux films en préparation de Jean-François Richet sur Jacques Mesrine.

CEC ciblera ses investissements en fonction de la "*vision stratégique*" des producteurs et distributeurs et de la "*diversité*" de leurs projets. Libre de produire ainsi les films de son choix, le producteur sera tenu, pour qu'il bénéficie de cet argent, de respecter un certain nombre de règles qui "*ont vocation à aligner les intérêts du financier et du producteur*". L'un et l'autre se rémunéreront sur les recettes des films produits en partenariat.

Entre les règles imposées par le financier et la liberté du producteur, pourrait-il y avoir conflit ? "*Le diable peut se nicher dans les détails*", estime le producteur Edouard Weill. Ce dernier, après avoir produit douze films aux budgets très différents et qui ne lui ont pas rapporté un centime lors de leur première exploitation en salles, accueille l'initiative favorablement. "*Tout dépend de la personne qui est derrière le projet. En l'occurrence, j'ai plutôt confiance.*"

Devoir

Remplacez les points en employant les mots convenables:

Se passé, en fonction, la personne, l'avantage, dite.

1. Dans les années qui suivent, CEC Europe compte, si tout ... bien, investir dans trois projets environ, autour de 50 millions d'euros chacun, toujours auprès d'entreprises, "*mais aussi directement sur des films*", explique Yann Le Quellec.
2. Cette pratique ... du *slate financing* s'est développée aux Etats-Unis.
3. Cette société entend populariser un mode de financement qui présente ... de soulager le producteur du laborieux travail de quête de financements.
4. CEC ciblera ses investissements ... de la "*vision stratégique*" des producteurs et distributeurs et de la "*diversité*" de leurs projets.
5. Tout dépend de ... qui est derrière le projet. En l'occurrence, j'ai plutôt confiance.

Douze propositions pour sauver le cinéma d'auteur

Le cinéma français souffre d'un modèle économique qui ne favorise plus la diversité des films. Aussi, et c'est une première, des cinéastes, producteurs, distributeurs ont élaboré, sous l'impulsion de la réalisatrice Pascale Ferran, l'auteur de *Lady Chatterley*, un rapport rendu public jeudi 27 mars, lors d'une conférence de presse au cinéma du Panthéon, à Paris. Ce document de 200 pages passe en revue les dysfonctionnements, depuis la conception du film jusqu'à son exploitation en salle, qui conduisent "à la désolidarisation de la profession, à la précarisation de la création, au non-renouvellement des talents et à la baisse de la qualité des films".

Entre des films commerciaux de plus en plus riches (plus de 10 millions d'euros) et ceux d'art et essai de plus en plus pauvres (moins de 3 millions), l'accès des auteurs aux "films du milieu" est rendu beaucoup plus difficile. Ce document met en cause les chaînes de télévision, qui sont le principal apport financier des films et dont les exigences (acteurs connus, durée limitée du film, scénario accrocheur) aboutissent à l'appauvrissement des oeuvres. Le rapport pointe aussi la tentation hégémonique des groupes comme Pathé, UGC ou Gaumont, et l'insuffisance du rééquilibrage des pouvoirs publics.

Douze propositions, inspirées par la loi antitrust qui a empêché, aux Etats-Unis dans les années 1960, le cinéma américain de tomber dans l'escarcelle des groupes télévisuels, concluent ce document de travail. Nous en détaillons les cinq principales.

Attribution au seul producteur délégué de la part production du fonds de soutien. Le fonds de soutien est la principale aide au cinéma en France. Il consiste à prélever une taxe sur chaque ticket de cinéma, la somme étant partagée entre le programmateur, le distributeur et le producteur. La manne revenant à ce dernier est elle-même partagée entre le producteur délégué (celui qui met en oeuvre le film) et les coproducteurs.

Mais de plus en plus de partenaires financiers du film (télévisions, groupes audiovisuels, acteurs) obtiennent de transformer leur participation en parts de coproduction pour accéder à ce fonds de soutien. Ces diverses captations, auxquelles le producteur délégué ne peut s'opposer s'il veut financer son film, le privent d'une part vitale (de 40 % à 80 %) du soutien. Le rapport demande que le producteur délégué récupère l'ensemble de la part production du fonds de soutien.

Doublement de la dotation de l'avance sur recettes. L'avance sur recettes est l'autre pilier du soutien au cinéma. Chaque année, un certain nombre de films arrivent à se faire en bénéficiant de cette avance financière. Mais l'enveloppe globale stagne depuis dix ans (une cinquantaine de films aidés pour 20 millions d'euros en tout). Durant la même décennie, le coût moyen d'un film est passé de 3 millions à 5,3 millions d'euros. Les auteurs préconisent, outre le doublement de l'enveloppe, un élargissement du montant maximal pour un film, de 450 000 euros à 1,6 million d'euros. Une dizaine de films à budget moyen pourraient en bénéficier, rendus ainsi moins dépendants des chaînes de télévision.

Majoration de 25 % du fonds de soutien pour les distributeurs investissant dans les films français produits sans chaîne de télévision. Le distributeur doit payer le producteur pour acquérir un film, puis régler le coût des copies et la promotion. La forte concentration du secteur, l'inflation des frais de sortie (passés de 129 millions à 392 millions entre 1996 et 2006), la rotation rapide des films en salles et leur baisse de rentabilité (quatre films sur cinq ne

remboursent plus leurs frais de sortie) ont bouleversé la profession de distributeur. Au point que les indépendants, pourtant garants de la diversité de l'offre, sont les plus gravement touchés par la crise. Et pourtant la distribution est le secteur le moins doté par le fonds de soutien : 19 millions d'aide, soit 10 % de l'enveloppe globale, contre 46 % à la production et 35 % à l'exploitation.

Suppression du fonds de soutien aux distributeurs adossés à un diffuseur. Depuis 2000, trois groupes télévisuels ont créé leur filiale de distribution de films : Canal+ avec Mars distribution, TF1 avec TFM (en association avec la société américaine Miramax) et M6 avec SND. Ces filiales puissantes négocient la distribution des films auprès des producteurs, mais aussi les autres mandats : vente aux télévisions, DVD, exportation, IVOD.

Ces groupes sont très actifs dans le secteur du film d'art et essai à fort potentiel commercial. Le rapport juge abusif qu'un diffuseur puisse non seulement jouer un rôle hégémonique dans une filière qui ne constitue pas le centre de son activité, mais encore bénéficier d'une aide des pouvoirs publics pour le faire.

Création d'une taxe de 5,5 % sur les activités commerciales complémentaires (confiserie, écrans publicitaires, promotion des films dans les salles). Seul le prix du billet fait l'objet d'une taxe abondant le fonds de soutien. Dans le même temps, les propriétaires de multiplexes dégagent avec les confiseries un bénéfice souvent supérieur à celui des films. Le rapport préconise de taxer ces confiseries au profit de l'avance sur recettes et de l'équipement en projection numérique des salles indépendantes.

Les multiplexes, depuis 2000, ont trouvé une autre source d'argent : la bande-annonce. Longtemps à leur charge – elle continue de l'être dans les cinémas d'art et d'essai –, elle est désormais financée par les distributeurs. Parmi ces derniers, les indépendants sont réduits à payer et donc à être fragilisés ou alors à renoncer à la bande-annonce et à faire perdre un peu plus de visibilité aux films qu'ils défendent. Le rapport préconise l'exclusion de l'aide automatique pour les salles qui pratiquent ces méthodes.

Jacques Mandelbaum

Devoir

1. Lisez et traduisez le texte.
2. Faites le résumé.